

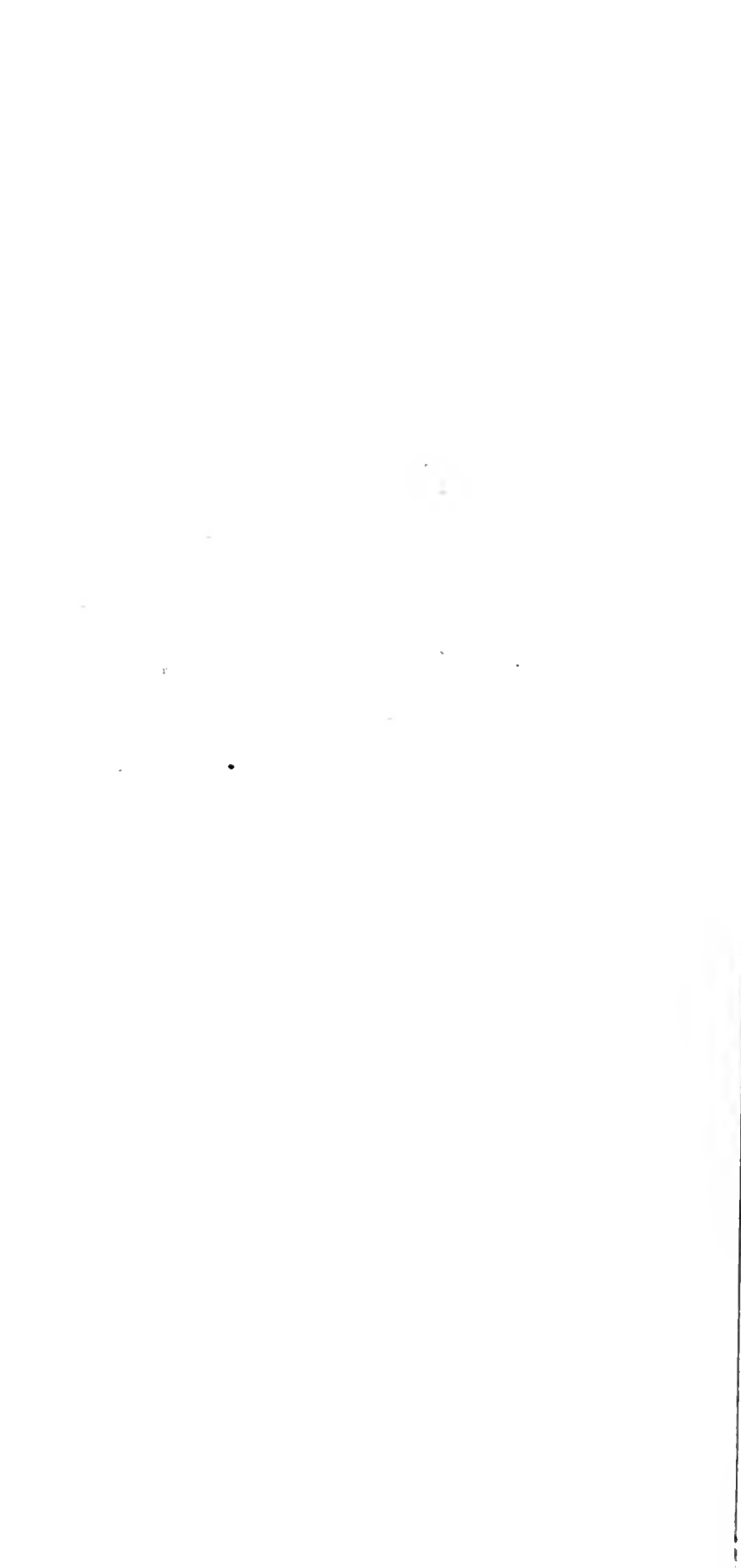
LF
G2305

Garçon.

Le pécantisme; ou, Le fléau
de la Société.



LE
PÉDANTISME,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES.



G 2395 p

L E

PÉDANTISME,

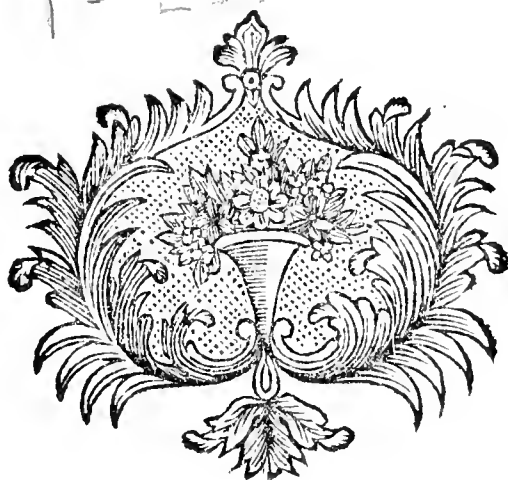
O U

LE FLÉAU

DE LA SOCIÉTÉ,

C O M É D I E,

Par M. GARREN, Avocat au Parlement.



390 315
21-3-41

A B O R D E A U X ;

Chez les Freres LABOTTIERE, Imprimeur-Libraires ;
Place du Palais.



M. D C C. L X I V.

PO
1185
G4F4



É P Î T R E
D É D I C A T O I R E,
A M. D E ****.



ONSIEUR,

J E vous envoie la faible peinture d'un ridicule, qui, sûrement, ne fut jamais le vôtre; de cette espece de ridicule qu'enfante une étu-

de mal digérée dans un homme dépourvû de jugement. Ne me demandez pas le nom de l'original que j'ai eu en vue ; il me suffit de vous dire que j'ai fait cette copie en Province, & vous savez si ce séjour a pu me fournir des modeles.

Je suis , &c.



ACTEURS.

GÉRONTE, *vieux Bourgeois, Pere de
Bertrand & de Julie.*

BONNEFON, *Frere de Geronte.*

BERTRAND.

JULIE.

TOINETTE.

JUSTIN, *Avocat, Amant de Julie.*

Madame HAUTON.

CLARICE, *Fille de Madame Hauton.*

La Scène est à Bordeaux.



LE
PÉDANTISME,
COMÉDIE.



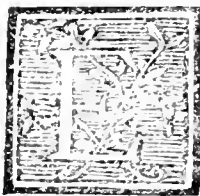
ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, TOINETTE.

Géronte court après Toinette, la canne à la main.

TOINETTE, *toute essoufflée.*



H bien, eh bien ! quel diable d'homme êtes-vous donc ? Je vous trouve bien singulier, de faire tomber sur moi votre humeur ! sur moi, qui ne suis ni votre fils, ni un Docteur, ni un Pédant.

GÉRONTE, *furieux.*
Taisez-vous.

T O I N E T T E.

En puis-je davantage si votre fils est un sot ?

G É R O N T E.

Taisez-vous , vous dis-je.

T O I N E T T E.

Est-il dans l'ordre que je paye les fautes des autres ?

G É R O N T E, *en feignant d'aller à elle.*

Quoi , friponne.....

T O I N E T T E.

Monsieur G é r o n t e , oh ! point de coups , je vous prie : j'ai bon droit , bon bras..... Vous savez ce que je veux dire.

G É R O N T E.

Je t'affommerai.

T O I N E T T E.

Vous m'affommerez , Monsieur G é r o n t e ? Mais , pour affommer les gens , il faut au moins qu'ils soient coupables ; & dans cette affaire , je ne vois que vous qui le foyez.

G É R O N T E.

Je te briserai les os.

T O I N E T T E.

Cela vous plaît à dire. Je vous crois trop pru-

dent pour vous mettre dans le cas d'être pendu.

GÉRONTE, *après avoir donné quelques coups à Toinette, qui crie à l'assassin.*

On ne se taira pas?

T O I N E T T E.

Non, je ne me tairai pas : je veux crier, hurler, soulever toute la ville.

G É R O N T E, *en s'en allant.*

Voilà un indigne sujet ! Oh, il faut que je m'en délivre. (*En se retournant.*) Mais, mais, je ne connois plus ma maison : tous, jusqu'à mon domestique, sont d'une hardiesse, d'une effronterie sans bornes ; mais, corbleu, je vous rangerai.

S C E N E I I.

T O I N E T T E *se laisse aller sur une chaise, & se plaint d'une voix entrecoupée.*

A H, ah, ce bourreau-là... m'a... éreintée.
Ah, ah, le turc ! Ah, le démon !

S C E N E I I I.

J U L I E, T O I N E T T E.

J U L I E.

M O N Dieu, Toinette, tu ne veux pas me dire quelles clameurs ?

T O I N E T T E.

Ah ! le beau mot, clameurs ! C'est bien le cher frere qui l'a imaginé.

JULIE.

Qu'est-ce donc, dis-moi ? J'ai entendu du troisieme des cris épouvantables ; je me suis précipitée , croyant que toi , ou mon pere ou mon frere se trouvoient mal.

TOINETTE.

En effet , c'est sur-tout lorsqu'on se trouve mal qu'on a la force de bien crier, n'est-ce pas ?

JULIE.

Mais , enfin , ce bruit , ces chaises , ce dérangement , que signifie tout cela ? ... Parle ; tu me désesperes... Mais , quoi ! tu ne dis mot ? Réponds-moi donc : je frissonne encore de la peur que tout ce tapage-là m'a causé.

TOINETTE.

C'est votre démon de pere , puisque vous le voulez tant savoir , qui est la cause de ce vacarme ; c'est lui qui me rouoit de coups , & me faisoit payer les iniquités de son fils , ou de votre frere , comme il vous plaira.

JULIE.

Voilà une énigme qu'il faut m'expliquer.

TOINETTE.

Énigme ? Il n'y a point d'énigme. J'ai été bien battue , & les reins me font grand mal : voilà malheureusement pour moi , toute l'énigme.

JULIE.

Mais , enfin , qu'est-ce qui a donné lieu à tout cela ? Remontons à l'origine des choses : qu'as-tu fait à mon pere ? Que lui as-tu dit ? Voyons , parle , explique-toi.

TOINETTE.

Je n'ai ni fait ni dit rien à votre pere ; c'est de sa mauvaise humeur , c'est du maudit jargon de Monsieur Bertrand , votre digne frere , que cette scène-là a pris sa source. J'étois assise tranquillement dans l'embrasure d'une fenêtre ; à la vérité ne faisant rien , ni n'ayant envie de rien faire : je parle sincèrement.

JULIE.

Abrége tant que tu pourras.

TOINETTE.

Monsieur le Docteur est entré , il a fait cent tours dans la chambre , un gros vilain livre dans les mains ; il avoit l'air rêveur , farouche , rébarbatif , & faisoit des gestes , mais des gestes , Mademoiselle , épouvantables.

JULIE.

Poursuis.

TOINETTE.

Il s'est heurté vingt fois contre les chaises , les volets , les tables , s'est fait sans doute beaucoup de mal ; mais le plaisir de dévorer son livre étoit

plus fort que tout, le malheureux n'a rien senti.

J U L I E.

Après.

T O I N E T T E.

Pendant ce beau manège, Monsieur votre pere est venu, & lui a demandé je ne fais quoi à plusieurs reprises, mais d'un ton qui ne m'a pas paru tendre. Monsieur Bertrand est tout-à-coup sorti de ses rêveries, & a répondu, mais selon sa louable coutume, en lardant des mots latins, arabes, grecs, je n'en fais rien; en un mot, vous connoissez son fatras, & en savez là-dessus plus que je ne pourrois vous en dire. Monsieur votre pere, qui ne l'entend pas, devient furieux; il prend sa canne, & en applique adroitement quelques coups sur les reins du Docteur. Celui-ci, qui ne se sent pas flatté, jette son volume énorme, se débarrasse, prend la fuite; & Monsieur Géronte, (remarquez ceci, je vous prie) Monsieur Géronte, qui ne peut plus s'escrimer sur son fils, sous prétexte que je me mets à rire, court sur moi, l'œil étincelant, & épuise sur mes bras les restes de sa colere. Mademoiselle, ne voilà-t-il pas le procédé le plus noir, le plus indigne?...

J U L I E, *en souriant.*

Ne fais-tu pas, Toinette, que tout lui fait ombrage? Pourquoi riois-tu? Mais..... que tout cela soit comme non-venu : passons à des choses plus intéressantes; je veux t'apprendre une nouvelle qui te fera plaisir.

TOINETTE.

Quoi donc?

JULIE.

Tu fais que mon pere exige absolument de mon frere qu'il prenne un état?

TOINETTE.

Je le fais.

JULIE.

Tu fais aussi qu'en conséquence mon frere pense à se marier avec Clarice, qu'il lui fait une cour assidue, & que mon oncle doit être le médiateur de cette affaire? Le fais-tu?

TOINETTE.

On le dit, mais je n'y crois pas.

JULIE.

Eh bien, le cas de mon frere est aussi le mien. Ma petite Toinette, mon mariage se conclura aujourd'hui; oui, aujourd'hui. Mon très-cher oncle, Monsieur Bonnefon, doit se rendre tout-à-l'heure au logis pour en faire la proposition à mon pere. . . .

TOINETTE.

Quel est donc votre soupirant? Comment le nommez-vous?

JULIE.

Il faut que tu le devines. C'est un jeune homme qui vient me voir deux fois par jour.

TOINETTE.

Deux fois par jour ? Attendez. Quoi ! ce petit homme muqué, dont les manières bruyantes apprêtent à rire à tant de monde ?

JULIE *après avoir réfléchi.*

Quel petit homme ?

TOINETTE.

Ce jeune fou, qui, s'il faut l'en croire, rend toutes les Dames tributaires de ses charmes ; qui dit être si recherché dans toutes les bonnes compagnies de la ville, & qui le dit tout seul ?

JULIE.

O les plaisantes désignations !... Quel, enfin ; car je ne....

TOINETTE.

Oh, quel ? Il me semble que je m'explique : autrement ce Léandre haut de deux pouces, si vain, si léger, toujours gesticulant ou minaudant, qui dit tout connoître, tout savoir, & qui a si bonne opinion de lui-même, quoiqu'il ne fasse rien que de très-petit, & qu'il n'ouvre jamais la bouche sans dire une impertinence.

JULIE.

Tais-toi : à force de contrefaire les gens, tu les rends méconnoissables. Léandre n'est pas l'amant que j'ai en vue. Il se peut fort bien qu'il m'aime ; mais il est très-sûr que je ne l'aime pas :
je

je le reçois, parce qu'il est d'une famille distinguée.

TOINETTE.

Il le dit; mais il faut croire qu'il ment avec la foule.

JULIE.

Quoiqu'un peu prévenu en sa faveur, il est rempli à mon égard de politesse, de soumission, d'obéissance; il s'empresse, il m'admire, il fait mon éloge, & cela me flatte, Toinette, cela me flatte infiniment. Au bout du compte, c'est un esclave de plus que j'ai à mes pieds.

TOINETTE.

Mais, Mademoiselle....

JULIE.

Vois-tu, Toinette, eussé-je mille amans, je ne ferois jamais mauvaise mine à aucun : ma politique veut que je me montre la même envers tous, fussent-ils grossiers, hideux, bêtes.

TOINETTE.

J'avoue que ce....

JULIE.

Ecoute donc, lorsque le nombre de mes amans a bien grossi, je marque mon bien aimé dans la foule de tous mes adorateurs, & je couvre mon jeu si adroitement, que je me fais aimer de tous, quoique je n'en aime bien véritablement qu'un.

A la vérité, je me moque d'eux, je les berne; mais ils ne le savent pas. Si une pique, si un contretemps, si quelque coup du fort m'enleve celui dont j'ai fait choix, alors je jette le dévolu sur un autre; si ce second m'échappe, j'en choisis un troisieme; si je perds le troisieme, j'ai recours à un quatrieme, & ainsi à l'infini. Ma chere Toinette, en suivant cette méthode, je ne peux jamais manquer d'amans.

TOINETTE.

Voilà une politique bien raffinée! C'est-à-dire que vous les gardez comme une poire pour la soif. Mais... vous biaisez il y a une heure: ne me ferez-vous donc point connoître votre futur époux?

JULIE.

Voici son portrait : c'est un jeune Avocat de ta taille, à peu près, & âgé d'environ vingt-cinq ans. Il est d'une physionomie douce & prévenante; il a l'abord des plus gracieux, les manieres nobles, & le son de la voix très-intéressant. Il fait du latin, du grec & de l'hébreu.

TOINETTE.

Belle qualité!

JULIE.

Il danse, chante, & joue parfaitement; il est doux, poli & galant. Oh, Toinette! il est galant au-delà de toute expression. Y es-tu?

TOINETTE.

Peut-être.

JULIE.

C'est enfin (rappelle cette époque) celui qui, un jour, dans le fonds du jardin (tu vis tout cela , toi) pouffoit à mes pieds ces soupirs de feu qui me déchiroient l'ame ; qui articuloit si tendrement ces *hélas !* capables de fendre un cœur de rocher ; qui s'abandonnoit à la tristesse la plus touchante ; qui m'embrassoit quelquefois , mais si à propos , si légèrement , que je n'avois pas le courage de m'en fâcher.

TOINETTE.

En un mot , c'est Justin. Si Justin vous est cher , je souhaite de tout mon cœur que ce mariage ait lieu ; mais je crains fort qu'il n'en soit comme de celui de votre frere , & que vous ne vous berniez là-dessus l'un & l'autre.

JULIE.

Qu'appelles-tu , berner ? Mais , tu ne fais donc rien de ce qui se passe ?

TOINETTE.

Je fais tout ce qui concerne le prétendu mariage de votre frere ; je fais qu'il fait depuis longtemps une cour servile à Mademoiselle Clarice , fille de Madame Hauton , qu'il lui exprime tous les jours sa passion en de très-pompeux discours , tant en latin qu'en français ; mais je fais aussi que Clarice l'abhorre , qu'elle le trouve ce qu'il est ,

c'est-à-dire maussade & impertinent; je fais que Mad. Hauton ne le voit chez elle qu'avec indignation & avec fureur; je fais enfin que ce mariage est ridicule, absurde, & qu'il ne se fera point.

J U L I E, d'un air outré.

Il faut être bien effrontée pour oser me tenir en face de pareils propos! Quoi! mon frere...

T O I N E T T E brusquement.

Mademoiselle, nous revenons toujours à la vieille querelle; mais je vous jure que je ne molirai jamais sur cet article; jamais, non, jamais je ne me résoudrai à vanter en votre frere des talens & un mérite qu'il n'a pas. De grace ne gênez point ma sincérité; autrement, point de commerce: vous vous épancherez où il vous plaira, & je ne me mêlerai plus de rien.

J U L I E, avec un sourire malin.

Parle, je t'écoute avec un vrai plaisir; je t'admire.

T O I N E T T E.

Oui, je dis, & n'en démordrai point, que votre frere, avec toute son érudition, est un très-petit génie de toutes les façons. Je dis qu'il a l'esprit faux, le goût dépravé, le langage affreux, les manieres insupportables; je dis, en un mot, qu'il est un Pédant & un fou.

J U L I E.

Voilà qui est fort obligeant: je t'en remercie pour lui.

TOINETTE.

Je dis que Monsieur votre pere enrage de voir tous les jours sa maison inondée de Badauts , de Quidams , & de mille fots Docteurs qu'une inutile étude a pâlis.

JULIE.

Elle est polie à l'excès.

TOINETTE.

Je dis qu'il a raison d'enrager , parce que votre société est véritablement une société de pieds-plats , de gens méprisables , qui n'ont aucune espèce de mérite , ou qui du moins n'en ont qu'à leurs propres yeux.

JULIE.

Il faut voir la fin de son impertinence.

TOINETTE.

Ne me parlez pas de gens nourris de latin & de grimoire de Collège : les pâtres , oui , les pâtres eux-mêmes sont moins sauvages qu'eux , & je les préfère. (*Appercevant Justin.*) Oh , oh ! voilà du lugubre : c'est précisément l'objet de tous vos vœux. Il nous amusera un peu ; j'ai un vrai plaisir de voir & d'entendre les gens de loix.

JULIE.

Je te défends étroitement de dire un seul mot.

SCENE IV.

JULIE, TOINETTE, JUSTIN.

JUSTIN.

RECEVEZ, charmante Julie, les hommages du plus tendre de vos serviteurs.

JULIE.

Adieu, mon doux ami.

JUSTIN.

Voici enfin le jour qui doit décider de mon bonheur ou de mon malheur. Que la nuit passée a été horrible pour moi, ma chère Julie! Combien d'idées désespérantes n'ai-je pas roulé dans mon imagination! J'ai cru voir & entendre en songe votre barbare père s'opposer à notre union, & insulter à nos feux. J'ai cru voir ses mains paternelles s'appesantir sur l'unique objet de mes vœux. Je me suis éveillé en sursaut; mon émotion étoit extraordinaire. Je me suis vêtu avec précipitation, & j'ai couru vers ma Julie, afin que sa présence rende à mon âme le calme qu'elle a perdu.

JULIE.

Ce songe, mon cher ami, n'est pas aussi chimérique que vous pourriez le penser. Mon père. . .

J U S T I N, *tout hors de lui-même.*

O ciel! qu'entends-je? Barbare, qu'allez-vous dire?

J U L I E.

Le sort nous poursuit, mon cher Justin : mon oncle, mon pere, tous se déclarent contre nous.

J U S T I N, *d'un ton de désespoir & de fureur.*

Quoi! je dois renoncer.... Non, je ne saurois survivre.... Que la foudre, & tous les fléaux ensemble....

J U L I E.

Eh bien! faut-il pour cela vous désespérer? La perte de Julie, quelque forte que soit l'amitié qu'elle a pour vous, doit-elle vous affliger? Consolez-vous, mon tendre ami; mille autres personnes d'un mérite supérieur au sien....

J U S T I N.

Quoi! vous-même, barbare, vous avez le courage d'insulter à ma douleur? Est-ce ainsi que vous prétendez adoucir un cœur déchiré? Mon horrible sort est pour vous, sans doute, une espee de triomphe. Il ne le fera pas long-temps: la mort va terminer....

JULIE *en arrêtant Justin qui veut sortir pour se tuer.*

C'est assez, mon trop fidele amant; je suis satisfaite. Je ne vous ai donné cette fausse allarme, que pour savoir si vos sentimens à mon égard

égaient la force & la sincérité des miens , & vous me faites voir qu'ils sont à toute épreuve. Votre songe n'est encore qu'une chimère , & le sera , j'espère , toujours. Mon oncle est très-disposé en votre faveur ; il vous estime & vous aime presque autant que moi. Mille personnes lui ont parlé de vous avec éloge , & il doit venir tout à l'heure pour engager mon père à nous rendre heureux.

J U S T I N affectueusement.

Ah , bonne Julie , que ces paroles sont douces ! qu'elles ont de charmes pour moi ! Je puis donc aspirer encore au bonheur.... Je puis.... Ah ! si mon espérance n'étoit pas vaine , quel mortel feroit plus heureux que moi ? Y a-t-il de félicité plus parfaite que celle qui naît de l'union de deux cœurs qui s'aiment tendrement ?

T O I N E T T E à part.

O le bon , l'excellent Avocat !

JULIE & JUSTIN chantent un Duo qui leur est familier.

Ah ! quel plaisir , quelle douceur ,
Que de jouir d'un tendre cœur
Qui vous estime & qui vous aime !
Non , il n'est pas de fort plus doux ;
Et les Dieux , oui , les Dieux même ,
Malgré leur pouvoir suprême ,
Tout Dieux qu'ils sont , en deviendroient jaloux ;

J U L I E.

Je suis fort d'avis que nous ne poussions pas

notre séance plus loin ; il y a mille argus qui nous épient : si mon pere nous trouvoit ensemble, tout seroit perdu..... Je l'entends..... il vient, sauvons-nous.

J U S T I N , *en cherchant une issue.*

Toinette est au moins de notre parti ?

T O I N E T T E *à part.*

Il me fait enfin la grace de m'adresser la parole.
(*A Justin.*) Oui, Monsieur, du parti contraire...
(*Seule.*) Pour moi, qui ne crains personne, je demeure.



S C E N E V.

BERTRAND, CLARICE, TOINETTE.

TOINETTE, *en se retranchant de manière
à n'être point apperçue.*

AH! le voilà donc ce Midas! Il faut que je me donne la comédie avec lui. Il est si ridicule, que je le trouve agréable.

B E R T R A N D.

Les gofiers épouvantables de cent canons de quarante-huit qui vomiroient des montagnes de feu, l'horreur des volcans qui pouffent des tourbillons de soufre, de cendre & de fumée....

C L A R I C E, *en bâillant.*

Eh, Monsieur! je vous perds de vue.

T O I N E T T E *à part.*

Ma foi, en matière de galimathias, Sancho-Pança ne peut rien auprès de lui.

B E R T R A N D.

Et les vagues livides d'une mer qui mugit & qui s'élance, ne sauroient, Mademoiselle, ébranler mon cœur martial, s'il étoit question de soutenir les intérêts de vos beaux yeux.

C L A R I C E, *en bâillant.*

Vous êtes bien poli.

T O I N E T T E *à part.*

Il faudroit une charrue à cet animal, pour occuper ces bras, cette jeuneſſe qui ſe perd dans l'inutilité.

B E R T R A N D.

(*Il va juſqu'au bout de la période ſans prendre haleine.*)

Oui, la foudre de Jupiter, le glaive exterminateur, les cent bras de Briarée, le prodigieux Encelade, le Minotaure de Crete, l'eſſrayant Tiphon, l'horrible Polyphême....

T O I N E T T E *à part.*

Que diable dit-il?

B E R T R A N D.

La rage des Euménides, les Hyppocentaures, les Cyclopes, les Gorgones, les Harpies, les Chimères, les Sphinx, les Hydres, les Pythons ne ſeroient pas capables de m'arrêter.

T O I N E T T E *à part.*

Diabſe, Monſieur Bertrand, voilà du pointu!

C L A R I C E, *en bâillant.*

Oh, que vous êtes un terrible harangueur!

B E R T R A N D.

Ils ne feroient qu'éguillonner mon courage : une impétuosité aveugle me domineroit, je précipiterois tous mes coups; vous le verriez, j'en mourrois de plaisir. (*La voix lui manque.*)

T O I N E T T E.

Si sa phrase pouvoit le suffoquer.....

C L A R I C E, *en riant.*

Qu'avez-vous donc? La voix vous manque.

B E R T R A D, *tout essoufflé.*

Excusez mon extinction de voix; c'est l'effet de la période.

C L A R I C E.

Pourquoi les faites-vous si longues?

B E R T R A N D.

Ne craignez point, Mademoiselle; on ne trouve rien d'anfractueux, rien de scabreux, rien d'anguleux, quand il est question de donner des preuves de son amour à la plus aimable des personnes.

C L A R I C E.

Heureusement, toutes ces déclarations partent des lèvres, & le cœur n'y a point de part.

(*Toinette éclate de rire, pour se faire appercevoir.*)

B E R T R A N D.

Qu'est-ce que c'est que cette lourdaude? Je t'apprendrai bien la civilité.

T O I N E T T E *à part.*

Oui, vous, sur-tout, qui êtes incivil jusques dans vos politesses.

C L A R I C E.

Où est ta Maîtresse, Toinette?

B E R T R A N D.

Vil infecte élevé de la fange! si ma main...

T O I N E T T E, *en éclatant de rire.*

Que demande-t-il celui-là avec son air falot?

C L A R I C E.

Dis donc, Toinette, où est Julie?

T O I N E T T E.

Je la crois dans la maison.

B E R T R A N D.

Tu as bien la mine de te faire étriller, avec tes airs indécens, & tes manieres tabariniques.

C L A R I C E.

Est-elle occupée?

T O I N E T T E.

Je ne saurois vous dire. (*A Bertrand.*) Mais, je trouve Monsieur tout à fait particulier. Comment! est-ce donc un mal de rire quand on en a sujet? Qu'il débite son fatras à son aise, & qu'il me laisse en repos. (*Elle éclate de rire.*)

B E R T R A N D *courroucé.*

Cette Chevaliere. . . .

C L A R I C E.

Il faut lui pardonner; elle est sujette à des épanouissémens de rate qu'elle ne peut empêcher.

B E R T R A N D.

Cette Chevaliere. . . .

C L A R I C E.

Crois-tu donc que Julie soit visible?

T O I N E T T E.

Mais, je crois bien qu'oui.

B E R T R A N D.

Cette Chevaliere devrait être mémorative de la leçon que je lui donnai la semaine dernière.

T O I N E T T E.

Vous, des leçons? A moi? Je crois qu'un homme à qui tout le monde en donne ne peut en faire à personne.

B E R T R A N D. *qui poursuit Toinette.*

Attends, vile créature ; mon bras....

(*En la poursuivant , il tombe de son long par terre : dans cet intervalle , Clarice fait semblant de sortir ; il s'en apperçoit , court à elle pour l'empêcher , & Toinette revient en riant aux éclats.*)

(*A Clarice.*)

Mademoiselle, je vous demande mille pardons pour tous les mauvais propos de cette insolente. C'est une folle , qui rit d'un objet idéal : *Ridere sine re est signum stultiitiæ.*

C L A R I C E.

Toinette une insolente ? Une folle ? Toinette est charmante ; elle a le caractère excellent, elle est vive, badine, enjouée : je l'aime de tout mon cœur.

(*Toinette s'approche de Clarice, pour lui dire quelque chose à l'oreille.*)

B E R T R A N D.

Je vois bien qu'une bonté d'entrailles qui vous est naturelle vous porte à excuser la licence effrénée de sa bouche impudente.

C L A R I C E.

Ma bonté , Monsieur , n'est pas dans mes entrailles ; mais la justice est dans mon cœur & sur mes lèvres... Toinette, va t'en, je te prie, dire à Julie que je suis venue pour avoir le plaisir de

la voir.... Ou, faisons mieux, allons la trouver.

B E R T R A N D.

J'aurai, Mademoiselle, le précieux honneur de vous accompagner.

C L A R I C E.

Pas, s'il vous plaît, Monsieur; j'ai un secret important à communiquer à votre sœur, & je n'ai pas besoin d'un tiers pour cela.

T O I N E T T E, *bas.*

Venez donc, Mademoiselle, & laissons-là cet original.

B E R T R A N D, *en faisant de très-mauvaise grace un profond salut à Clarice, qui lui a déjà tourné le dos.*

Dans ce cas-là, Mademoiselle, je m'impose l'obligation de demeurer, malgré la rude & excessive violence que se fait mon cœur pour se séparer de ce qu'il a de plus cher au monde.

(*Sa voix se fortifie de plus en plus, & Clarice a disparu avant qu'il ait achevé sa période.*)



SCENE VI.

SCENE VI.

BERTRAND *seul.*

BON, elle est touchée... ou les apparences seroient fort trompeuses... Ces colloques furtifs... ces minauderies... ces bâillemens tendres & langoureux sont une preuve patente du désordre où j'ai mis son cœur... La rougeur lui couvroit le visage lorsqu'elle est sortie, & elle ne m'a sans doute quitté si brusquement, que pour m'empêcher de jouir de mon triomphe..... Je ne veux pourtant pas me borner à lui inspirer de l'amour, il faut encore que je lui prouve que j'ai été avant dans le pays grec & latin, & que j'ai, corbleu, du savoir & du raisonnement jusqu'au bout des ongles.

SCENE VII.

BERTRAND, GÉRONTE.

GÉRONTE, *en surprenant Bertrand, qui cherche à s'échapper.*

OU cours-tu, maroufle? Je t'ai vu & entendu. Je n'ai pas perdu un mot des propos fades & grossiers que tu as tenu à Clarice, & j'ai eu le plaisir de t'entendre siffler & bafouer. Va, tu me confirmes de plus en plus dans l'idée où je suis que tu ne vaux rien.

B E R T R A N D.

Mais enfin, mon pere, qu'est-ce qui vous induit à avoir toujours de moi une idée si défavorable?

G É R O N T E.

Toute ta conduite, fils indigne.

B E R T R A N D.

Mais je me conduis, ce me semble, comme un autre.

G É R O N T E.

Va, tu n'es qu'un sot & un orgueilleux, digne d'être abandonné & oublié.

B E R T R A N D *à part.*

Le compliment est flatteur.

G É R O N T E.

Souviens-toi seulement de ce que je t'ai signifié aujourd'hui. Si d'ici à ce soir tu ne te décides pour un état, je te chasse de ma maison. Je ne veux plus nourrir un inutile, qui ne fait, depuis le matin jusqu'au soir, que manger, boire & dormir. Non, non, il faut ou s'éloigner de moi, ou s'occuper, ou crever.

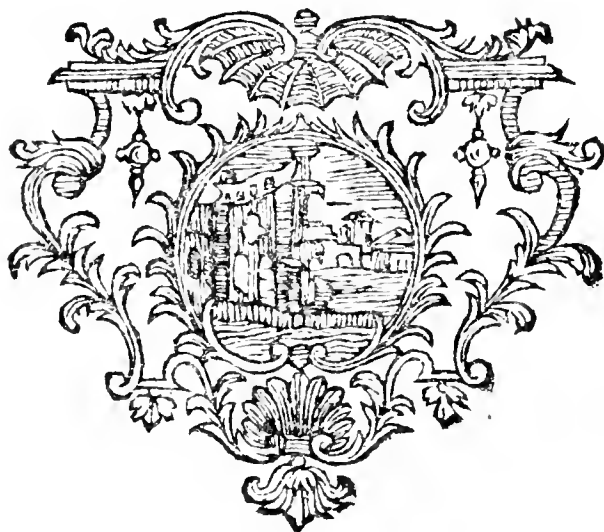


SCENE VIII.

BERTRAND *seul.*

O CIEL! quelle effervescence! quelles vociférations! J'aimerois mieux vivre avec les Chichimeques, les Cannibales ou les Topinambous, qu'avec cet homme. Mais, ne perdons point de temps; livrons de nouveaux assauts au cœur de Clarice, & embrasons-le, si nous pouvons.

Fin du premier acte.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

CLARICE, JULIE.

CLARICE.

MA chere, je ne faurois me vaincre là-dessus : Non tous les éloges fastueux de votre Frere ne me touchent pas, au contraire ils me révoltent.

JULIE.

Mais, ma chere, ne pourroit-on pas vous demander ce que vous lui trouvez de si révoltant ?

CLARICE.

Tout sans exception.

JULIE.

Voilà une réponse trop générale pour être véritable.

CLARICE.

Voulez-vous du détail ? votre frere est grossier ; incivil , affecté , parleur impitoyable , ridicule & sot. D'après ce portrait vous sentez bien qu'avant qu'il puisse devenir mon époux , il faut qu'on

Je jette une seconde fois au moule. Pardonnez à ma sincérité, vous m'avez forcée de vous répondre.

J U L I E.

Vous avez le cœur dur. Jamais une personne sensible & reconnoissante n'a rejeté les humbles témoignages d'une estime respectueuse & d'un amour sans bornes. Quand on se sent d'un caractère assez mauvais pour n'être pas susceptible de sensibilité, on doit tout au moins feindre d'en avoir. Pardonnez à ma sincérité, votre réponse mérite bien cette réplique.

C L A R I C E.

Je n'approuve point vos principes. Je crois au contraire qu'on ne doit jamais feindre, & c'est la règle que je me suis prescrite. Non, ma chère, mon cœur ne sauroit paroître touché, lorsqu'il ne l'est pas en effet, & lorsqu'il n'a aucun sujet de l'être.

J U L I E.

Il ne croit point en avoir, parce qu'il est ingrat & sauvage; car enfin, descendons un peu dans ce détail. Que pouvez-vous raisonnablement reprocher à mon frère? n'est-il point à votre égard aussi poli & aussi complaisant qu'on le peut être? Ne va-t'il pas au-devant de tout ce qui peut vous faire plaisir? ne vous a-t'il pas fait mille fois l'offrande de son cœur, de sa santé & de sa vie même; ne se soumet-il point à toutes les épreuves que vous ordonnerez de lui? n'a-t'il pas pour vous une estime & un amour sans bor-

nes ? & enfin , n'est-il pas mon frere ? & ne devriez-vous point paroître un peu moins dure envers lui , en considération de la tendre amitié que j'ai toujours eu pour vous ? oui je le repete , vous avez un cœur où l'humanité n'est jamais entrée.

C L A R I C E.

Vous ne me rendez pas justice , je ne suis point une farouche & une inflexible comme vous me dépeignez ; je suis naturellement sensible , & mon cœur , comme celui de toutes les personnes de mon sexe , cherche à remplir son vuidé & à se donner à celui qui saura le gagner ; mais il ne peut avoir que les sentimens qu'on lui inspire. En puis-je d'avantage si votre frere ne fait pas l'art de plaire , & si tous ses empressements , toutes ses démonstrations d'estime & d'amour , loin de toucher mon cœur & de l'entraîner , ne font que le révolter & l'éloigner ? & puis ma mere m'a défendu de l'écouter , sous peine d'encourir son indignation. En voilà assez , je pense , pour me justifier. Le voilà donc ce frere en question. Quel air ! quelle démarche ! quel habillement ! l'amour n'a pas sûrement assisté aujourd'hui à sa toilette.



S C E N E I I.

CLARICE, JULIE, BERTRAND,
JUSTIN.

B E R T R A N D.

ET je vous dis, moi, que Newton est un sot, & que son système de l'attraction devoit révolter tout homme raisonnable.

J U S T I N.

Je vous en crois, mais ne vous fâchez pas : deux amis, comme nous, ne s'égorgeront pas sans doute pour un pied de mouche.

B E R T R A N D.

Qu'appellez vous des amis ? Il n'est point d'ami qui tienne, lorsqu'il est question d'un fait qui intéresse les sciences, & dans ces occasions-là, plutôt que de céder, je me ferois hacher ; d'ailleurs il suffit que j'aye avancé une proposition pour que je la soutienne *Dentibus & rostro.*

(*Il aperçoit Clarice & il court à elle.*)

J U S T I N, *à part.*

Bien lui vaut que je trouve sa sœur jolie, & que je songe à devenir son beau-frère, sans cela il trouveroit bien à qui parler.

(Il apperçoit Julie qui vient au-devant de lui
pour lui parler à l'oreille.)

B E R T R A N D,

L'on sent un plaisir inenarrable , Mademoiselle ,
toutes les fois que l'on a l'honneur de vous voir.

C L A R I C E

Vous ferez beaucoup mieux , Monsieur , de
continuer vos raisonnemens avec la personne
que vous venez de quitter.

B E R T R A N D.

Un seul de vos regards suffit , Mademoiselle ,
pour faire suspendre mes occupations les plus
graves, pour porter le desordre dans mon cœur,
pour le subjuguier & le faire voler au-devant de
vous , pénétré de respect , d'estime , de zele &
d'amour,

C L A R I C E.

Vous voilà donc de nouveau sur les grands
complimens. O le désagréable homme !

B E R T R A N D.

Que voulez-vous , Mademoiselle , on a beau
s'armer de toute sa philosophie , on a beau jurer
d'être insensible à vos charmes ; vous paroissez
dans tout votre éclat ; on vous voit , le cœur
s'embrase & s'élance , il oublie ses sermens & il
se rend,

C L A R I C E , d'un ton moqueur.

Il faut que mes charmes soient bien puissans pour produire de pareils effets.

B E R T R A N D , (*Clarice bâille.*)

Autant que les cedres du Liban surpassent les humbles viornes , autant les charmes incomparables de votre visage lumineux surpassent les attraits vainqueurs des beautés les plus rares.

C L A R I C E , d'un air impatient.

Etes vous fou , Monsieur ? Quel langage me parlez-vous-là ? vous savez bien que je n'ai pas été élevée comme vous au milieu des fleurs de la rhétorique ; au nom de Dieu , brisons-là , oubliez-moi , c'est toute la grace que je vous demande.

B E R T R A N D .

Moi vous oublier , Mademoiselle , moi ?

Le cerf d'un vol hardi traversera les airs.
Le habitans des eaux fuiront dans les déserts ;
La saone ira se joindre aux ondes de l'Euphrate.
Avant qu'un lâche oubli me fasse une ame ingrate,

Quam tuus è nostro labatur pectore vultus.

C L A R I C E .

O que vous êtes tendre ! que vous êtes touchant ! en vérité on ne peut pas y tenir.

J U L I E , qui s'est rapprochée.

Eh mon frere , tu es bien bon , de te fondre

pour une ingrate en témoignages d'amitié & d'estime ; porte ailleurs ton encens. Ne fais-tu pas que Clarice est plus insensible que le marbre & que l'airain ?

CLARICE.

Je suis insensible quand rien ne m'engage à ne l'être pas.

BERTRAND.

Comment donc , Mademoiselle , aurois-je eu le malheur de perdre involontairement vos bonnes grâces ?

CLARICE.

Monsieur , on ne sauroit perdre un bien qu'on n'a jamais possédé.

BERTRAND.

Je fais bien , Mademoiselle , que la sphere de mon génie ne sauroit atteindre la hauteur du vôtre ; je fais que la légèreté d'un faon qui bondit n'est pas comparable à la marche tardive d'un bœuf qui rumine ; le doux coloris de l'aurore naissante , au teint livide & basané d'un Philosophe réclus ; la voix enchantée d'une sirène aux aigres croassemens d'un corbeau enrôlé ; en un mot , les grâces de la déesse d'Amathonte à l'air pesant & grossier d'un cyclope ; mais , Mademoiselle un cœur

CLARICE *en colere.*

Mais , Monsieur , vous êtes un sot en trois lettres , & vous m'affommez. (*A Julie.*) Ma

chère , les fautes sont personnelles ; & quoique je deteste votre frère je n'en ferai pas moins toujours , votre sincère amie , & votre très-humble servante. (Elle sort.)

J U L I E.

Quel affreux caractère ? Quel excès d'ingratitude ? Tu la comble d'éloges , & elle t'accable d'outrages.

B E R T R A N D.

Que faire là , ma sœur ? il faut la livrer à la dépravation des ses sentimens ; c'est une tête de linotte , qui ne connoît pas encore le mérite des personnes , & dont l'esprit n'a pas deux pouces de profondeur ; mais si jamais aussi je l'obtiens pour épouse , je lui apprendrai bien.....

J U L I E.

A propos d'épouse , as-tu vu mon oncle ? lui as-tu parlé ? prend-il bien à cœur le succès de cette affaire ? verra-t'il aujourd'hui Madame Hauton ?

B E R T R A N D.

Mon oncle est toujours le meilleur parent de la terre ; il m'a promis monts & merveilles , & il ne tiendra pas à lui que cet himenée ne s'accomplisse ; au-surplus , j'ai résolu de prendre le temps comme il viendra.

J U S T I N.

Je ne puis m'empêcher de le dire. Je doute qu'on trouvât entre les deux poles un aussi

honnête homme que Monsieur Gêronte ; il est affable, généreux , bienfaissant ; il ne faut en vérité que le voir pour l'estimer & pour l'aimer. Je desirè

J U L I E.

Mon pere est là ! Nous sommes perdus.
(*Ils s'échappent tous par différentes issues.*)

S C E N E. III.

G É R O N T E , B O N N E F O N.

B O N N E F O N.

IL y a dans presque tous les pays un abus détestable. Les peres font les enfans ce qu'ils veulent. Ils les prédestinent à leur guise , à l'état qui s'accommode le plus à leur façon de penser , & à la situation de leurs affaires. Ils ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre , que la nature , la santé , les talens , l'humeur doivent déterminer un enfant à l'état qu'il embrasse , & que c'est vouloir le perdre , que de lui en donner un pour lequel il sent de l'aversion. Je veux , dit quelqu'un de ces peres dénaturés , que tel soit homme de guerre , tel marchand , tel médecin , tel moine. Je reserve tant de filles pour la maison , tant pour le mariage , tant pour le couvent. Il faut qu'un enfant , destiné par son pere à être Prêtre , devienne Prêtre ou qu'il creve. Il n'y a pas de milieu ; tel se sent porté pour le monde & abhorre le monachisme que le pere

a voué au froc , avant même qu'ils fût au monde. Il faut prendre ce froc ou être accablé de sa malédiction. Que croyez-vous , mon frere , qui porte les peres à ces indignités ? une injuste préférence , le plus fordide intérêt ; un moine ne coute rien à ces barbares. Ils font un prêtre à peu de fraix . D'ailleurs il y a certain vieux oncle , pourvu de bons bénéfices , qu'il ne faut pas laisser sortir de la famille. Avec ces beaux établissemens le bon ordre souffre , & la condition des enfans est toujours des plus horribles. Voilà la regle générale. Je veux croire , mon frere , que vous êtes de l'exception.

G É R O N T E.

Je ne suis pas aussi turc que les peres dont vous venez de parler ; mon fils se fera ce qu'il voudra , mais il se fera quelque chose , oh ! pour ça

B O N N E F O N.

Il est dans cette volonté.

G É R O N T E.

Cordonnier s'il veut , Tailleur , Maçon ; qu'il prenne un état qui l'occupe , qui me débarrasse de lui & je suis content.

B O N N E F O N.

Oh ! mon frere , Tailleur , Maçon , c'est bon pour le discours , un tel état ne feroit honneur ni à vous ni à lui.

G É R O N T E.

Les métiers , mon frere , n'ont rien de honteux par eux-mêmes ; il n'y a que les ames vaines &

bornées qui y attachent une idée de bassesse & de mépris. Est-ce que mon fils ne peut pas, le marteau ou la truelle à la main, être honnête homme, avoir des sentimens s'il en est susceptible, en un mot mériter le nom de citoyen & servir sa patrie ? Je n'ai jamais compris les raisons qui engagent les Français à penser là-dessus différemment des Anglais. Encore un coup, mon fils peut prendre un métier, il peut devenir Maçon, oui Maçon, & je ne m'y oppose point.

B O N N E F O N.

Vous voulez rire, sans doute.

G É R O N T E.

Il y a vingt ans que j'ai ce Docteur sur les bras ; je ne puis plus le supporter ; il faut que je m'en délivre à quel prix que ce soit.

B O N N E F O N.

Votre fils.....

G É R O N T E.

Après l'avoir nourri quinze ans dans les Collèges, j'ai la douleur de ne voir en lui qu'un pédant qui estropie trois ou quatre Langues, qui subtilise sur-tout, qui est l'horreur de la société.

B O N N E F O N.

Mais, mon frere.....

G É R O N T E.

J'avois pensé qu'un peu d'étude le rendroit

poli, judicieux, homme de bon goût. Point du tout. Il est devenu plus gauche, plus sot plus dégoûtant Est-il possible que les sciences qui ne sont faites que pour polir & éclairer l'esprit, ne servent si souvent qu'à le gâter & à l'abrutir ?

B O N N E F O N.

Quelques années de plus

G É R O N T E.

Les études de ce malheureux me coutent vingt mille francs comme un denier, mais sans mentir j'en donnerois autres vingt mille qu'il n'eût jamais rien lu, rien dit, rien pensé.

B O N N E F O N.

Ho ! mon frere, l'éducation

G É R O N T E.

Quoi, mon frere, est - ce qu'il ne vaudroit pas mieux qu'il fût sourd, aveugle & muet, tout ensemble ? Oui, sans contredit, cela vaudroit mieux.

B O N N E F O N.

Mon neveu est encore un jeune homme, un enfant, il faut espérer que la raison

G É R O N T E.

Sa défunte mere est bien cause de tout ceci. Le bon Dieu lui ait fait paix ; mais, parbleu, cette malheureuse femme me persécuta, me har-

cela à un point qu'on ne peut l'exprimer..... (il faut avouer que ce que les femmes veulent, elles le veulent bien). J'eus beau lui représenter l'avantage qu'il y avoit à faire entrer mon fils dans le commerce ; j'eus beau lui objecter que nos revenus étoient trop minces pour le pousser dans l'étude des sciences, & qu'il étoit d'ailleurs très-douteux qu'il y réussît ; .. elle ne m'écouta point. Il a de grandes dispositions dit-elle, il a de grandes dispositions ; il réparera tout par son savoir ; il occupera un jour des charges, il se fera un nom, il faut le faire étudier..... J'y consentis comme un sot ; comme un sot je déboursai beaucoup d'argent pour payer des pensions, pour le niper, pour l'arranger. Il demeura quatorze ou quinze ans dans la poudre des Livres, il revint, je l'ai gardé cinq ans, & le voilà.

B O N N E F O N.

C'est trop long-temps, mon frere, vous laisser ignorer le dessein de vos enfans. Bertrand & Julie m'ont chargé de vous dire qu'ils songent sérieusement, mais très-sérieusement à s'établir. Julie a donné son cœur à Monsieur Justin, jeune Avocat de cette Ville ; Bertrand ne soupire que pour Clarice, fille de Madame Hauton, & ils vous demandent l'un & l'autre par ma bouche votre consentement. Cette nouvelle ne peut sans doute que vous causer bien du plaisir & de la satisfaction.

G É R O N T E *d'un air surpris.*

Vous dites que mes enfans veulent s'établir ? Comment veulent-ils s'établir ?

B O N N E F O N.

B O N N E F O N.

Ils veulent s'établir, c'est-à-dire, se marier.

G É R O N T E.

Se marier ? Mes enfans se marier ? Que prétendez-vous dire ? Expliquez-vous donc ? Vous me déchirez, quel mystère est ceci ?

B O N N E F O N.

Du mystère, bon Dieu ! il n'y en a point. Mon neveu fait la cour à Clarice, il l'aime & voudroit l'épouser. Julie a du penchant pour Justin, ils s'aiment tendrement tous les deux, & ne feroient point fâchés de se marier ensemble. Je ne trouve là rien que de fort clair, de fort naturel, & de fort raisonnable.

G É R O N T E.

Et moi je ne trouve rien de plus indigne & de plus détestable. Une fille qui a du respect & de l'attachement pour son pere, l'instruit elle-même de ses inclinations, prend conseil de lui & n'aime que de son agrément. Ce n'est point lorsque l'affaire est consommée, ce n'est point après mille entrevues toujours criminelles, lorsqu'elles sont furtives, qu'une fille bien née doit se déclarer à son pere. Tout est donc renversé dans cette maison ? Oh ! il faut que j'éclaircisse le fait.. (*Il appelle Julie*).

B O N N E F O N.

Eh ! mon frere ne vous mettez point en humeur ;

D

la chose n'en vaut assurément pas la peine, vous regardez comme un crime, ce qui n'est qu'une faute légère.

G É R O N T E.

Qu'appellez-vous, mon frere, une faute légère? C'est une abomination. (*Il appelle de nouveau Julie.*)

S C E N E I V.

GÉRONTE, BONNEFON, TOINETTE,

T O I N E T T E.

Q U'EST-ÇA, qui demande?

G É R O N T E.

C'est moi. (*Appercevant Toinette.*) Comment cette friponne est encore dans ma maison?

T O I N E T T E *d'un ton badin.*

Oui, Monsieur.

G É R O N T E.

Ayez pour agréable d'en sortir tout-à-l'heure; & par le chemin le plus court.

T O I N E T T E.

Du meilleur de mon cœur, Monsieur, mais ayez vous-même pour agréable de me payer mes gages; vous savez que je n'ai pas encore reçu une obole.

G É R O N T E.

Payer des gages ? quels gages ?

T O I N E T T E.

Les miens. Il a six ans & demi que je suis chez vous , & c'est à raison de cent francs par an. (*Elle se tourne vers Bonnefon.*) Belle récompense, Monsieur, pour une fille qui a tout le train de la maison sur les bras , & qui pour l'avantage de son maître , entre dans les détails les plus bas , & est d'un ménage qui va jusqu'à la crasse ; vous ne sauriez croire

G É R O N T E. .

Qu'est-ce que je vous dois ? Point de ces airs-là avec moi. Je lui casse les bras.

T O I N E T T E.

Monsieur , je trouve avec mon arithmétique naturelle que la somme s'élève à six cens cinquante livres. Payez , & je ne suis plus votre servante.

G É R O N T E.

Que dit-elle ? Six cens cinquante

T O I N E T T E.

Oui , Monsieur , cela même.

B O N N E F O N.

Voilà un furieux compte mon frere.

G É R O N T E.

Si je m'en croyois si je m'en croyois . . . :
on m'a toujours dit que ma bonté me perdrait . . .
va je veux bien suspendre pour quelque temps ,
un acte de ma justice à la considération de
Monsieur.

B O N N E F O N.

A la mienne , mon frere ? Ne faites pas ça. Si
elle est coupable , il faut la mettre dehors , le
bon ordre l'exige & je m'y prête de tout mon
cœur.

G É R O N T E.

Allons , ce qui est dit est dit ; mais souviens-toi
d'être à l'avenir plus obéissante & plus docile ,
fais venir ma fille.

T O I N E T T E *à part.*

Vous êtes un fin Renard , Monsieur Gêronte ,
(*à Gêronte*). Je m'en y vais.

S C E N E V.

B O N N E F O N , G É R O N T E.

B O N N E F O N.

IL s'en faut beaucoup que votre Toinette soit
une bête.

G É R O N T E.

Que voulez-vous ? il faut user d'un peu d'in-
dulgence envers nos domestiques ; ce sont comme

des esclaves à qui on doit rendre le joug aussi léger qu'on le peut ; cette fille est un peu insolente par caractère , mais d'ailleurs d'un fort bon service ; elle est fidele , entendue , ménagere , elle a mille bonnes qualités.

B O N N E F O N.

Il est vrai , c'est un trésor pour vous que cette fille.

S C E N E V I.

GÉRONTE , BONNEFON ;
TOINETTE , JULIE.

T O I N E T T E *à part.*

QU'AVEZ-VOUS donc ? vous tremblez ? ô que vous êtes simple ! votre pere , vous dis-je , est une franche grue ; c'est un homme à mener par le nez ; rassurez-vous donc , (*à Gêronte.*) Monsieur , vous voilà obéi.

J U L I E.

Que veut mon cher pere ?

G É R O N T E.

Avancez , avancez , Mademoiselle , parlons un peu. Il m'est revenu que vous avez pris du goût pour un certain Avocat nommé Justin , que vous l'amusez , que vous lui donnez des rendez-vous ; en un mot que vous l'aimez.

J U L I E.

Mon pere je ne le hais point.

T O I N E T T E, *bas.*

Allons ferme.

G É R O N T E.

On ma dit plus, vous voulez l'épouser.

J U L I E.

Si vous daignez y consentir, je m'y prêterai sans répugance.

B O N N E F O N.

Allons elle est sincère.

G É R O N T E, *courroucé.*

Vous vous y prêteriez, ma fille ? il faut être bien hardie pour me faire une pareille réponse. Vous vous y prêteriez ? Vous devriez rougir de honte, & vous cacher vingt pieds sous terre. Vous, vous aviser d'avoir des amans ? de les recevoir ? de les écouter ? vous morveuse ? & encore à mon insçu.

T O I N E T T E.

Voilà un visage bien allumé.

J U L I E.

Pardonnez-moi, mon pere, ce n'est pas à votre insçu ; je reçois Monsieur Justin ouvertement, mon frere ne nous quitte pas ; nous lisons, nous

chantons , nous nous promenons , & les choses se passent dans toute la décence imaginable.

G É R O N T E.

Oui , nous lisons , nous chantons , nous nous promenons , & quand tout cela est fait , que faisons-nous ?

J U L I E.

Rien du tout , mon pere.

G É R O N T E

Je n'en fais ma foi rien.

J U L I E.

Mai , mon pere , il est bien aisé.....

G É R O N T E.

Taisez vous. Oh pour du caquet & de mauvaises raisons elle n'en manque jamais ; elle n'est pas de son sexe pour rien , & ce ne seroit pas ici la premiere fois qu'elle auroit cherché à m'en imposer par le fard de ses paroles emmiellées. La rusée fait l'art de présenter les choses du bon côté & de rendre toujours sa cause bonne , quelque mauvaise qu'elle soit. Affreux talent , & qui n'est que trop commun !

B O N N E F O N.

Allons donc mon frere , rendez-vous à la justice & à la vérité. Votre fille ne mérite pas tous ces mauvais traitemens.

G É R O N T E.

Au nom de Dieu , mon frere , ne la soutenez pas , vous ne feriez que m'aigrir davantage.

B O N N E F O N.

Agrissez-vous , fachez-vous , enflamez-vous , si vous voulez , je dis , & je soutiens , que la querelle que vous lui fuscitez est injuste ; que vos reproches sont mal fondés , & qu'elle n'a blessé , par sa conduite , ni le respect qu'elle vous doit , ni les bienfécances qu'elle doit à son sexe. Elle a vu Monsieur Justin dans votre maison , sans intrigue , sans mystere , en présence de tout le monde , & de vous-même. Le jeune homme lui a plu par toutes les rares qualités dont il est doué. Son cœur n'a pu se défendre de l'estimer & de l'aimer. Elle desire de s'unir à lui par le nœud sacré du mariage ; quoi de plus raisonnable ? quoi de plus licite ? il n'y a donc qu'une haine horrible qui vous porte à accabler votre fille de reproches qu'elle ne mérite pas.

T O I N E T T E , *à part*

Que réponds-tu là bourreau ?

G É R O N T E.

Non , mon frere , je ne hais point mes enfans ; je les aime , je les forme au bien , & vous les gâtez. Vous avez pour eux une indulgence qui va jusqu'à la foiblesse , & si vous étiez pere vous tiendriez , sûrement , tout autre langage. Quoi , ma fille entretiendra une liaison secrete avec un homme pendant des années entieres , & je n'en saurai rien ? & l'on me jouera comme un blanc-bec ? & je ne pourrai pas me plaindre ? oui , je le soutiens , c'est fouler aux pieds les sentimens , l'honneur ;

c'est mépriser un pere, & se rendre indigne de ses bontés.

B O N N E F O N.

O Ciel ! quelle âcreté !

T O I N E T T E, *tout en s'éloignant
& se tenant sur ses gardes.*

Duffé - je être pendue il faut que je parle. Monsieur , vous traitez votre fille indigne-ment ; en vérité cela crie vengeance. Made-
moiselle , a envie de se marier ; eh bien quel mal y trouvez-vous ? y a-t'il de loi qui déclare que le mariage est un crime ? que fait-elle qu'user des droits de la nature, tout ainsi que vous , que Monsieur , que tant d'autres ? prétendriez-vous la faire languir dans un indigne célibat ?

B O N N E F O N *fait un éclat de rire.*

G É R O N T E.

Écoutons jusqu'au bout cette impudente.

T O I N E T T E.

Si le cœur ne vous dit plus rien, si toute
espece de sentiment est éteint en vous, si vous
êtes glacé, vos enfans ne sont pas de même ;
ils sont jeunes, bien portans, c'est leur tour
d'aimer ; & vous êtes pire qu'un tigre si vous
vous y opposez. Si je vous déplais , donnez-
moi mes gages.

B O N N E F O N, *fait un second éclat de rire.*

G É R O N T E.

Diroit-on que c'est-là une servante qui parle ?
il faut l'entendre pour le croire.

T O I N E T T E, *en se tenant sur ses gardes.*

Sachez, Monsieur, que nous sommes tous
paîtris de la même boue. Je suis servante, votre
grand-pere étoit meunier, & mes petis-fils se-
ront peut-être Gentilshommes; raisonnablement
parlant, la différence des conditions est une chi-
mere; la nature auroit pu faire pâtres ceux qu'elle
a fait Rois.

G É R O N T E.

Si je fais tant que de prendre certain instru-
ment, qui n'est pas loin d'ici, je lui donne une
leçon dont elle se souviendra le reste de sa vie.

T O I N E T T E, *en s'en allant.*

J'ai tout dit, Monsieur, je me retire.

S C E N E V I I.

B O N N E F O N, G É R O N T E, J U L I E.

B O N N E F O N.

V O T R E Toinette est familiere comme les
épîtres.

GÉRONTE.

Quelques pistoles qu'on lui doit la rendent d'une effronterie insupportable.... mais.... quel est cet habillé de noir qui approche ?

BONNEFON.

C'est l'aimable Justin.

SCENE VIII.

BONNEFON, GÉRONTE, JULIE,
JUSTIN.

JUSTIN à Gêronte.

JE viens, Monsieur, pour avoir l'honneur de vous voir.

GÉRONTE.

Monsieur, je ne suis pas visible dans ce quart d'heure-ci. Je traite avec Monsieur d'une affaire de la dernière conséquence, & vous me ferez grand plaisir de nous laisser seuls.

JUSTIN *en regardant Julie par côté.*

Monsieur, je vous demande mille pardons. Si j'avois prévu la circonstance, je me serois bien donné de garde de vous interrompre. Je prendrai mieux mon temps, Monsieur, pour avoir l'honneur de vous faire ma cour.

GÉRONTE.

Monsieur , je suis votre serviteur bien humble.
(à sa fille) comme cette égrillarde - là rougit !

(BONNEFON témoigne à Justin par des
signes qu'il peut se reposer sur lui)

S C E N E I X.

BONNEFON, GÉRONTE, JULIE.

GÉRONTE.

V O I L A donc Monsieur le Jurisconsulte ?
Non , non , il ne me faut point de ces gens-là.

BONNEFON.

Mais , mon frere , ne vous paroît- il point un
garçon fort composé , fort poli ? Croyez - vous
donc qu'un mariage allât si mal ? vous jetteriez
dans votre famille un homme de lettres , un
Avocat , & le parent d'un Juge qui est un bien
galant homme. Vous savez que cela fait honneur
& plaisir en cas de procès ?

GÉRONTE.

Eh ! bien en cas de procès ?

BONNEFON.

Eh oui , en cas de procès , le Juge , l'Avocat ,

tout concourt , on se défend comme un turc.

G É R O N T E.

Permettez-moi de vous dire , mon frere , que vous deraisonnez. Car enfin , ou on a bon droit ou on n'en a pas. Si on a bon droit on gagne son procès. Si on n'en a pas , on le perd. La chose est toute simple. Que me fera donc la parenté d'un Juge & d'un Avocat ?

B O N N E F O N.

Eh ! mais que fai-je ? .. La main de l'Avocat franche. La bonne amitié de celui qui l'écoute ... moi je n'entends pas toutes ces affaires , mais il me semble toujours que ce mariage iroit fort bien..

G É R O N T E.

Il me semble , mon frere , que vous extravaguez. On diroit à vous entendre que l'administration de la Justice est arbitraire , & que les procès ne sont que ce que le Juge les fait être ; est-ce que les regles de l'équité ne sont pas immuables ? Y-a-t'il dans le monde un Juge assez abominable pour refuser bonne justice à des plaideurs ?

B O N N E F O N.

Tout ce que vous dites là est très-judicieux ; très-sensé ; mais..... je n'en ai pas moins raison , & j'en suis toujours pour ce que j'ai dit.

G É R O N T E.

En un mot , comme en mille , mon frere . je

ne marie point ma fille avec la chicane. Je suis un petit bourgeois, & mon gendre le sera aussi, parce que je ne veux point qu'il soit plus gros Monsieur que moi. La science, de même que la meilleure parenté du monde, n'est en général, selon moi, qu'une vraie chimere, & je tiens qu'il vaut mieux être payfan, oui payfan & vivre à son aise, qu'être un savant, ou un homme de la première volée, & mourir de faim ; voilà mon système, ma fille ; en conséquence, le mari que je vous donnerai fera un roturier & un sot, mais il fera riche.

B O N N E F O N.

O que vous êtes terrible aujourd'hui, je ne crois pas.....

G É R O N T E.

C'est assez pour des gens comme nous de savoir lire, écrire, chiffrer & connoître de quel côté le vent souffle ; nous n'en savons pas davantage.

B O N N E F O N.

Mais avouez que vous vous laissez furieusement dominer par le tempérament ? quoi ! faut-il que parce qu'on a du savoir on vous devienne méprisable & odieux ?

G É R O N T E.

Chacun, mon frere, pense & agit comme il lui plaît. Je veux me conserver vingt ou trente ans encore si je peux, & pour cet effet me donner un gendre qui ne m'assassine d'aucun grimoire ;

un gendre qui soit une bête , & qui me laisse vivre. Je vous proteste que , quiconque épousera ma fille , stipulera avec moi dans le contrat de mariage , qu'il ne me dira , de sa vie , ni vers ni prose.....

B O N N E F O N.

Ho , ho , pas même de la Prose , mon frere ?

G E R O N T E.

Ah ! pardonnez-moi de la Prose , puisque nous parlons tous en prose , mais qu'il ne me chantera ni vers , ni philosophie , ni géometrie , qu'il ne me dira jamais rien que je n'entende ; qu'il ne sera point un délicat & un orgueilleux , qu'il saura dans le besoin prendre une poêle , bêcher un carreau de jardin , puiser de l'eau , & enfin se rendre utile au ménage , toutefois que besoin sera. L'homme est né pour le travail & vous , ma fille , que faites-vous ? Point de bas ? Point de broderie ? Quoi jamais le cœur ne vous diroit de vous occuper ? Jamais , jamais ? Je prétends ma fille , que vous viviez tout comme moi à la sueur de votre front , sans cela vous n'aurez ni mon amitié , ni mon bien. (*Elle fait tristement la révérence , & s'en va*)

S C E N E X.

G É R O N T E , B O N N E F O N.

G E R O N T E.

P O U R le Docteur il peut se marier quand il voudra , pourvu toutefois qu'il ne vive pas chez

moi , & que Madame Hauton , dont il doit , dites-vous , devenir le gendre , ne me demande rien. Car je suis bien aise de vous dire qu'il n'aura pas un fol.

B O N N E F O N.

Il aura toujours cette portion consacrée par la nature , je veux dire sa légitime , de laquelle vous ne pouvez pas le priver.

G É R O N T E.

Lui une légitime ? lui ? il n'en aura morbleu point. J'ai prévu tous les événemens , & j'ai fait depuis peu mon testament , dans lequel je n'ai point oublié de le deshériter dans les formes. Où-est-il ce Monsieur-là ? qui l'a vu ? Il me fuit l'indigne , il me fuit. Veuillez - bien lui parler , mon frere , & lui dire que je lui donne un plein & entier pouvoir de se marier , toutefois sous certaines conditions que je me propose de faire avec sa future belle-mere. Dois-je aller chez elle , ou doit-elle se rendre chez moi ? au nom de Dieu , finissons vite cette affaire , & qu'il n'en soit plus question.

B O N N E F O N.

Fort bien , mais auparavant je suis d'avis que vous vous fassiez lavement , saigner & purger ; car je crains que quelque débordement d'humeurs ne vous étouffe.

G É R O N T E ,

Oui , oui , mon frere , continuez d'insulter à mon malheur,

A C T E III.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

BONNEFON, JULIE.

B O N N E F O N.

ALLONS, bride en main, ma fille, ne précipitons rien. Ton pere est un tigre, mais il ne le sera pas toujours.

J U L I E.

Ah, mon oncle, qu'il fera difficile de le faire changer de sentiment après tous les cruels reproches qu'il vient de me faire.

B O N N E F O N.

Repose-toi sur moi, manièce, je n'ai pas encore épuisé tous les moyens. Puisque ce mariage te fait plaisir, il m'en fait aussi; je le desire, je le veux, & il se fera, je t'en réponds.

J U L I E.

Mais si mon pere s'y oppose? s'il est toujours inflexible?

B O N N E F O N.

Je connois le défaut de la cuirasse. Ton pere s'oppose à un mariage à cause des dépenses né-

E

cessaires qu'il entraîne ; si je marie ma fille, dit-il , il me faudra acheter des nipes , des bijoux , faire des présens , donner des fêtes ; & ce qui est plus , il faudra assigner une constitution dotale qui me dépouillera d'une partie de mes biens. Voilà comme il raisonne par avarice. Ainsi dès que je flatterai son espoir de quelque libéralité en ta faveur , tu verras ce même homme , qui , n'a guere , vomissoit feu & flamme , s'adoucir , s'humaniser & devenir plus rempant que le lierre.

J U L I E , *en sautant au col de Bonnefon.*

O ! mon cher oncle , comment reconnoîtrai-je toutes les généreuses bontés que vous avez pour moi. Vous ne cessez.....

B O N N E F O N.

Il faut t'échapper , quelqu'un vient. Si ton pere nous trouvoit ensemble , il croiroit que l'intrigue se joue d'intelligence.

S C E N E I I.

BONNEFON, BERTRAND.

B E R T R A N D.

BO N jour , mon oncle.

B O N N E F O N.

Ah ! c'est toi mon neveu. Je te dirai que j'ai de fort mauvaises nouvelles à t'apprendre. Je viens de passer une grosse heure avec ton pere ,

mais jamais je ne l'ai trouvé aussi indisposé contre toi. Il ne se possédoit pas. Il a juré ses grands Dieux qu'il se déferoit de toi à quel prix que se fût. Il consent à ton mariage avec Clarice, mais, non-seulement, il ne veut pas vivre avec toi, mais encore il te refuse même la légitime. Il m'a dit avoir fait, de puis peu, un testament, dans lequel tu es déshérité dans les formes.

B E R T R A N D.

Je n'en suis pas surpris, mon oncle, mon pere se plaît toujours à me nuire.

B O N N E F O N.

Ne cherche point la cause de ton malheur dans l'injustice de ton pere, mais prends-la plutôt dans tes manquemens essentiels à son égard. Au lieu de te ménager ses bonnes graces, par des manieres insinuanes, respectueuses, par des secours, des égards, de la soumission, tu es sans cesse à l'affliger & à le désespérer. Ton latin, par exemple, ma foi, il seroit temps de te corriger là-dessus. Comment! tu en vexes, tu en accables toute la terre?

B E R T R A N D.

Eh! mon oncle, le latin est une langue morte, bien plus noble que le jargon françois.

B O N N E F O N.

Oui, mais il est impertinent de parler en latin à un homme qui ne peut répondre qu'en françois. Mon cher ami, j'ignore l'art de feindre. Tout ce que je te dis a sa source dans mon

cœur. Je vois avec douleur qu'un garçon que j'aime, & que je voudrois pouvoir estimer, se rend odieux à la société, par les mauvais usage qu'il fait de ses talens.

B E R T R A N D.

Mais enfin, parlons *serio*. Que trouvez-vous à redire dans ma conduite? de quoi vous plaignez-vous? de quoi se plaint le public?

B O N N E F O N.

Je me plains, le public se plaint, ton pere se plaint, de ce que tu n'es pas uni dans ton langage.

B E R T R A N D.

Uni? comment uni? que veut dire cela uni?

B O N N E F O N.

Oui; c'est-à-dire, de ce que tu ne parles pas comme toute la terre parle; de ce que tu t'exprimes avec des mots barbares, épouvantables; il faudroit pour te comprendre être toujours le dictionnaire à la main.

B E R T R A N D.

Mais enfin, quels mots? je ne fache point employer dans mes raisonnemens aucunes locutions qui ne soient idoines.

B O N N E F O N.

Tu en emploies-là d'affreux. Le mot locu-

tion est impropre , & le mot idoine est du temps de François I. Ces expressions-la sentent l'école à une lieue.

B E R T R A N D.

Ah! mon oncle, quel est votre goût? il paroît bien que le sel attique.....

B O N N E F O N.

Crois-m'en , mon cher , je te le dis de bonne amitié , ce stile-là n'est pas du tout du bel usage. On ne s'exprime point avec cette emphase dans la société des honnêtes gens. On y parle purement & uniment. La conversation respire un air de liberté, qui ne s'embarrasse, ni de la chute périodique des phrases, ni de l'harmonie des sons, & on y emploie une expression honnête, naturelle, qui ne tient ni du trop grand ni du trop bas. Rien au monde d'aussi sot que de faire l'orateur en conversation. Les périodes compassées, la figure, les grands mots ne sont supportables que dans les livres.

B E R T R A N D.

Si l'éloquence.....

B O N N E F O N.

Laisse-là ton éloquence pour un moment. Ne te figure pas qu'il soit nécessaire d'avoir fouillé dans tous les Auteurs pour acquérir le titre d'homme poli, & pour apprendre à juger sainement des choses. Le général des personnes, dont nous admirons l'air aisé, le bon goût, l'es-

prit, n'ont jamais lu un livre. Ils sont polis par caractère, par habitude; tout ce qu'ils disent est à eux; ils plaisent naturellement. Au contraire, ceux qui tiennent tout de l'étude n'ont presque aucun usage du monde; ils semblent de vrais machines, ne disent rien du leur, n'accompagnent leurs discours d'aucune grace: sérieux, tendre, enjoué, tout est froid chez eux, tout est dit avec je ne fais quel air de grossièreté & de contrainte qui déplaît, qui choque. On les déteste souverainement. Voilà mon cher neveu l'effet de tes livres.

B E R T R A N D.

Vous parlez, mon oncle, le langage des personnes qui se font gloire de ne rien savoir; c'est-à-dire, que pour plaire à ces gens-là, il faut brûler les Cicérons, les Aristotes, les Demostènes, les Thucidides, les Plutarques, ces doctes inimités & inimitables, qui vomissent l'éloquence à torrens; c'est-à-dire, qu'il faut passer son temps à se veautrer comme des pourceaux dans la fange des vices; c'est-à-dire, qu'il faut renoncer à toute doctrine, & vivre désormais comme des quadrupèdes?

B O N N E F O N.

Il est extravagant. Comme il prend le contre-pied de tout!

B E R T R A N D.

Les sciences, dit un grand homme, sont la thérapeutique de l'esprit. Elle le polissent en le

déchargeant de ses terrestréités. Quel orateur, quel poëte trouverez-vous qui ait donné des éloges à l'ignorance ? avez-vous donc oublié ce bel apophthegme de l'incomparable énéide de Virgile.

Neglegitis urenda filix innascitur arvis.

Et cet autre d'Horace, couché dans les 268 & 269 vers de son art poétique, où ce Prince des Lyriques dit, dans les termes les plus sublimes ;

. *exemplaria græca.*
Nocturna versate manu, versate diurna.

B O N N E F O N.

Je n'ai jamais oublié ces passages-là, parce que je n'ai jamais lu Virgile ni Horace, que je me fais gloire d'ignorer ; je ne connois, mon cher, d'autre guide que le sens commun... Je n'ai garde cependant de mépriser absolument la science. Je conviens qu'elle est estimable, lorsqu'on ne fait que ce que l'on doit savoir, lorsqu'on acquiert des connoissances utiles par elles-mêmes, & qui tendent à polir l'esprit, ou à rectifier les mœurs. Mais entasser du grec & du latin sans jugement, en faire mal-à-propos, & devant toute sorte de personnes un insipide & fastueux étalage, se croire par son savoir un homme important dans la société, vouloir tout assujettir à l'empire de ses décisions, & souvent par de vains sophismes, chercher à heurter la raison même, & à renverser les vérités les mieux établies, voilà le vice d'un grand nombre de gens que je pourrois nommer. Ce vice est aussi le tien, & je le trouve détestable. Mais voilà

ton pere. Garde-toi bien de lui parler de Virgile ni d'Horace, Le diable m'emporte il te romproit les bras.

S C E N E I I I.

B O N N E F O N , B E R T R A N D ,

G É R O N T E.

B O N N E F O N.

A D I E U mon frere. Voici votre fils qui vient se soumettre à tout ce qu'il vous plaira ordonner de lui.

G É R O N T E.

Lui, se soumettre ? il y a dix ans qu'il fait sa volonté, qu'il la fasse toute sa vie :

B O N N E F O N.

Mais, mon frere, il faut bien que le jour qui doit couronner ses feux lui rende toute votre tendresse ?

G É R O N T E.

Il ne falloit pas s'en rendre indigne.

B O N N E F O N.

Mais du moins, vous donnerez votre consentement à son mariage ?

G É R O N T E.

Volontiers, mon frere, volontiers, je le donnerai dix fois s'il le faut. Où faut-il donc pêcher cette Madame Hauton ? vient-elle chez moi ? ou bien dois-je aller chez elle ? j'ai des affaires & n'ai point de temps à perdre.

S C E N E I V.

G É R O N T E , B O N N E F O N ,
B E R T R A N D , M d e . H A U T O N .

B O N N E F O N .

V O I L A Madame Hauton qui vient fort à propos. Oui c'est elle-même : Toinette.....
Toinette.....

T O I N E T T E

Que vous plaît-il, Monsieur ?

B O N N E F O N .

Avancez un fauteuil pour Madame.

T O I N E T T E *en se retirant.*

Tout à l'heure.

B O N N E F O N .

Madame, j'ai l'honneur de vous saluer.

G É R O N T E.

Bon jour , Madame.

Mde. H A U T O N.

Messieurs , je suis votre très-humble servante.

B O N N E F O N.

Malgré l'accueil peu flatteur que vous me fîtes hier , Madame , j'ose insister encore sur la demande que j'eux l'honneur de vous faire.

Mde. H A U T O N , *d'un air emporté.*

Moi , donner ma fille à Monsieur Bertrand ? moi ? je me pendrois & je la pendrois plutôt. N'en parlons plus , Monsieur Bonnefon , je dirois peut-être des choses que Monsieur ne feroit pas bien aise d'entendre , (ceci s'adresse à Bertrand.)

G É R O N T E , *étonné.*

Qu'est-ce que j'entends ?

B E R T R A N D.

On diroit , Madame Hauton , que vous avez des abominations à m'imputer ; parlez , Madame Hauton , notre réputation est *in tuto*.

G É R O N T E.

Comment , mon frere , Madame n'est pas déterminée ?

Mde. H A U T O N.

Je n'ai pas des abominations à vous imputer. Mais sans être abominable, vous êtes assez imparfait pour mériter le titre d'homme odieux. Quand vous ne seriez qu'un sot parleur comme tout le monde vous en reconnoît, c'en feroit assez je pense pour.....

B E R T R A N D, *d'un ton imposant.*

qu'appellez-vous sot parleur, Madame? les sots parleurs sont chez vous.

G É R O N T E.

Je ne comprends rien à tout ceci.

Mde. H A U T O N, *à Bertrand.*

Vous êtes un impertinent.

B O N N E F O N.

Eh Madame, terminons cette affaire à l'amiable.

G É R O N T E.

De quelle espérance étiez-vous donc venu me berner, mon frere?

Mde. H A U T O N.

Oui, vous êtes un sot parleur, & je vous le prouverai. Rappelez un peu la visite que vous me fîtes dernièrement. Quel triste rôle ne jouâtes-vous point auprès de ces Dames? Que veu-

Ient dire ces fades complimens que vous entamâtes à propos de rien , & dont vous ne putes vous tirer ? Que signifient vos sentences , votre latin , vos longs termes remplis d'a & d'o & toute l'impertinente rhétorique dont vous nous assomâtes quatre heures durant ?

G É R O N T E.

O l'indigne , le détestable sujet !
(Toinette porte un fauteuil qu'elle traîne après Mde. Hauton toutes les fois que celle-ci change de place.)

T O I N E T T E.

Madame, voici un siège.

Mde. H A U T O N.

Pensiez-vous discourir avec quelque régent de Collège ? étoit-il nécessaire de parler comme vous fîtes du soleil & de la lune pour complimenter Mde. Argante sur sa convalescence ? Ne peut-on donc se faire entendre sans traîner dans les discours tout ce que la langue a de plus barbare & de moins usité ? A force de vouloir prouver qu'on a de l'esprit , on prouve qu'on n'est qu'un sot.

B E R T R A N D, *avec indignation.*

Vous devriez, Madame Hauton.....

Mde. H A U T O N.

Allez , allez , votre imagination se joue de vous. Vous êtes bouffi d'orgueil ; & parce que

vous savez quelque mot latin , quelque misérable lambeau d'auteur , vous vous autorisez à regarder les autres comme vos inférieurs & à les mépriser comme de la boue.

(*Toinette traîne toujours le siège après Mde. Hauton.*)

B O N N E F O N.

C'est assez , Madame , c'est assez.....Il n'est point.....

G É R O N T E.

Continuez , Madame , continuez.

Mde. H A U T O N.

Vous crutes briller , vous crutes vous faire un nom dans l'esprit des ces Dames avec vos grands mots , votre fastueuse érudition , vos airs hautains & pédantesques , vous le crutes ? pauvre garçon , vous futes généralement sifflé & hué.

B E R T R A N D , *tout en promenant.*

Abi in malam rem execranda mulier.

T O I N E T T E.

Baissez-vous , Madame , voici un fauteuil qui vous tend les bras.

Mde. H A U T O N.

On ne s'empare point ainsi d'une conversation. C'est aux Dames à la déterminer ; & puis chacun l'intéresse par toutes les idées que le bon goût

peut fournir. Avec elles point de latin , point de philosophie , point d'idée sale , point de grimoire d'aucune espece. (*A G é r o n t e.*) Je me flatte , Monsieur G é r o n t e , que vous ne désapprouverez point la petite leçon que je donne à Monsieur votre fils.

G É R O N T E.

Comment , Madame , vous lui rendez le plus grand service du monde , & je vous en remercie pour lui.

Mde. H A U T O N.

Vous ne sauriez croire , Monsieur , combien on trouve dans le monde de ces faux savans , dignes émules de votre fils , & qui sont comme lui le fléau de la société. Il est inutile d'avoir de la raison avec eux. Parlez-leur posément & avec délicatesse ; n'hasardez rien que de bien juste & qui soit généralement reçu ; ne blessez jamais la vérité , ils ne vous tiennent aucun compte de tous ces égards , & vous regardent , avec tout votre bon sens , comme un fort triste animal. Au contraire , donnez-vous un certain air grotesque , poussez des pointes , employez des mots qui résonnent ; crachez beaucoup , mouchez , faites du fracas , alors vous êtes aimable , charmant , parfait.

B O N N E F O N.

C'est assez exaler votre aigreur , Madame. Les fautes que vous reprochez à mon neveu ne sont pas les siennes , mais celles de son âge ; son esprit ne pèche que par trop d'abondance , & je crois

que la raison le corrigera insensiblement ; quoiqu'il en soit , je vous renouvelle à l'un & à l'autre , la priere que je vous ai fait , à vous , Madame , d'accorder votre fille à mon neveu , & à vous mon frere , de donner la votre à Monsieur Justin ; & afin que vous ne disiez pas que je n'apporte dans cette affaire que des paroles , je constitue dix mille écus à ma nièce par contrat de mariage ; & je constitue une pareille somme à mon neveu. Ce n'est pas tout , je prends sur moi toutes les dépenses que vous ferez l'un & l'autre obligés de faire à l'occasion de ces deux mariages. On mangera chez moi , on se rejouira chez moi , toutes les fêtes se donneront chez moi. Je suis sans enfans , je regarde ceux de mon frere comme les miens propres ; & je leur connois un cœur trop bon , pour qu'ils me donnent lieu de me repentir de mes libéralités. Madame & Mr. que me répondez-vous ?

G É R O N T E.

Oh , pour moi je réponds qu'on ne tient pas contre dix mille écus , & que vous méritez de disposer de ma fille.



S C E N E V.

Mde. HAUTON, JUSTIN, TOINETTE,
& les Acteurs précédens.

B O N N E F O N.

O la bonne nouvelle, Monsieur Justin, courez-donc.

J U S T I N.

Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer, comment se porte Monsieur Géronte ?

G É R O N T E.

Fort bien, Monsieur, à vous rendre mes devoirs.

B O N N E F O N, à Justin.

Remerciez donc l'auteur de votre félicité. Vos vœux sont exaucés ; Julie doit devenir votre épouse.

J U S T I N, en embrassant Géronte &
le pressant dans ses bras.

Agréez pere respectable ce foible témoignage de ma reconnoissance ; je consacre à jamais cet heureux jour.....

G É R O N T E, en se débarrassant de Justin.

Ouf, laissez-moi, laissez-moi donc, & remerciez plutôt mon frere, qui constitue dix mille écus

écus à ma fille , car sans cela , je vous parle sincèrement , je doute fort que vous l'eussiez jamais eue.

J U S T I N à Bonnefon.

Quelles actions de graces n'ai-je point à vous rendre , Monsieur , non-seulement vous vous montrez mon protecteur , mais encore mon plus signalé bienfaiteur.

B O N N E F O N.

Je n'ai fait , Monsieur , que ce que j'ai cru devoir à votre mérite , ainsi vous ne me devez aucun remerciement.

J U S T I N.

Ah Monsieur , je ne puis plus douter que vous ne soyez la bonté même.

B O N N E F O N.

Et vous , Madame , que me faites vous l'honneur de répondre ? Puis-je me flatter que vous accorderez vore fille au tendre amour que mon neveu a conçu pour elle , & aux dix mille écus que je lui constitue ?

Mde. H A U T O N.

Monsieur , les temps sont bien rudes , & dix mille écus sont assurément fort tentatifs par eux-mêmes , mais ils cessent de l'être quand ils appartiennent à un homme qui a plus de dix mille défauts , & lorsqu'on ne peut épouser l'un sans l'autre.

B O N N E F O N.

Cette raison , Madame , doit être la plus petite

chose du monde. Ne pouvez-vous pas faire vos conditions dans le contrat de mariage, & obliger mon neveu à tout ce qu'il vous plaira ? Je ne doute pas qu'il n'y consente. N'est-il pas vrai mon neveu ?

B E R T R A N D.

Mon oncle, les temps sont bien rudes, & une aussi aimable personne que Clarice, est assurément très-tentative par elle-même, mais on cesse de l'être lorsqu'on appartient à une mère d'une humeur aussi acariâtre & aussi bourruë que l'est Madame Hauton, & lorsqu'on ne peut devenir l'époux de l'une sans se trouver gendre de l'autre.

B O N N E F O N.

Voilà d'assez bon françois par exemple..... Au sur-plus, Madame, ne faites rien par complaisance, mon dessein n'est pas d'extorquer ni de mendier votre consentement ; je serois au désespoir de gêner vos inclinations, non plus que celles de Mademoiselle votre fille. Le mariage est un état sérieux, & rien ne doit être plus libre qu'un engagement de cette espece..... Allons n'en parlons plus. (*En s'en allant.*) Madame, je suis votre serviteur.

Mde. H A U T O N.

Ecoutez, Monsieur Bonnefon.

B O N N E F O N.

C'est une affaire finie, Madame. Il n'en sera plus question.

Mde. H A U T O N.

Mais écoutez vous-dis-je ?

B O N N E F O N.

Eh bien ?

Mde. H A U T O N.

Pour vous prouver combien j'ambitionne l'alliance d'un aussi galant homme que vous & que Monsieur.....

G É R O N T E.

Ne me mettez pas du nombre , Madame.

Mde. H A U T O N.

Je veux bien accorder ma fille à Monsieur Bertrand, mais écoutez bien, ce n'est que sous certaines conditions que je vais expliquer; peut-être déplairont-elles à Monsieur, & dans ce cas - là il n'y aura rien de fait. Mais avant tout, il faut que je sache si je peux légitimement imposer toute sorte de conditions. Monsieur l'Avocat aura la bonté de m'instruire sur ce point.

B O N N E F O N.

Bon, bon, je vois que nous allons être d'accord.

J U S T I N, *d'un air embarrassé.*

J'ose soutenir l'affirmative, Madame; car..... une condition..... n'est autre chose..... qu'une clause insérée dans un acte qui fait dépendre la validité de cet acte, d'un événement futur & incertain. Tous les livres.....

B O N N E F O N.

Allons , allons , en voilà plus qu'il n'en faut.

J U S T I N.

D'ailleurs.....

T O I N E T T E *à part.*

O l'excellentissime Avocat !

B O N N E F O N.

Oui , d'ailleurs le papier souffre tout , & le Notaire écrit tout ce qu'on veut.

J U S T I N.

J'ajoute encore surabondamment.....

B O N N E F O N.

Il ne faut rien ajouter , la question parle d'elle-même. (*A Mde. Hauton.*) Vous êtes sans doute bien satisfaite Madame ?

Mde. H A U T O N.

Monsieur , je ne suis pas compétante pour juger de ces matières - là. Je n'entends pas les Loix , mais je m'imagine que Monsieur est honnête-homme , qu'il m'instruit en conscience , & qu'il ne fait pas avec moi le charlatan.

B O N N E F O N.

Eh mais cela va s'en dire. Voilà mon frere l'avantage qu'il y a d'avoir un Avocat pour gendre. Ses oracles ne coûtent rien.

JUSTIN.

Et mon Dieu, Monsieur, c'est la plus petite chose du monde. Je m'estimerois trop heureux si vous me fournissiez souvent des occasions à vous prouver mon dévouement respectueux.

B O N N E F O N.

Vous êtes bien poli, Monsieur?

JUSTIN.

Je trouverai toujours ma récompense dans le plaisir que j'aurai de vous être bon à quelque chose.

Mde. H A U T O N.

Eh bien, Monsieur Bertrand, mes conditions sont, 1°. Que vous jetterez au feu tous Auteurs latins, tous Philosophes, tous Poètes, parce que ces animaux-là vous gâtent l'esprit, & qu'ils vous apprennent ce que vous devriez ignorer. ma premier condition vous plaît-elle?

(*Bertrand d'un faux air de satisfaction, & en saluant ridiculement toutes les fois qu'il répond.*)

J'y souscris, Madame Hauton.

Mde. H A U T O N.

2°. Que vous abandonnerez pour toujours votre langage barbare, obscur, hérissé de termes d'art, que personne n'entend & que vous n'entendez pas vous-même.

B E R T R A N D.

Oui, Madame Hauton.

Mde. H A U T O N.

3°. Que vous vous déserez de cette prévention défordonnée que vous avez pour vos idées , & que vous céderez toujours , lorsqu'il n'y aura que vous de votre sentiment , parce qu'il n'est rien au monde d'aussi déraisonnable , que de croire qu'on a raison tout seul.

B E R T R A N D.

Soit , Madame Hauton.

Mde. H A U T O N.

4°. Que vous ferez rogner votre chapeau d'un bon tiers , & que vous ferez toujours vêtu décentement & proprement , parce que votre façon singulière de vous mettre vous rend la risée des honnêtes - gens.

B E R T R A N D.

D'accord , Madame Hauton.

Mde. H A U T O N.

5°. Que vous apprendrez à marcher & à parler , parce que vous ne savez bien faire ni l'un ni l'autre.

B E R T R A D.

Après , Madame Hauton.

Mde. H A U T O N.

6°. Que vous vous occuperez solidement , c'est-à-dire , que vous aurez l'œil sur les affaires

de la maison , que vous visiterez souvent les biens , que vous les ferez travailler , & que vous vous montrerez en tout bon pere de famille. Si vous ne rejettez aucune de ces conditions , ma fille est à vous.

BERTRAND *d'un ton gravement ridicule.*

Que ne feroit-on pas , Madame , pour se procurer l'honneur de la possession de Mademoiselle votre fille!

Mde. HAUTON.

Quel diable de langage parlez-vous-là?

BONNEFON.

Un très-bon langage , Madame. Oh pour le coup vous le reprennez sans raison.

BERTRAND.

Je ferois au désespoir , Madame , de blesser , par quelque mot incongru , la délicatesse de vos oreilles.

GÉRONTE.

Monsieur l'Avocat , les réflexions me viennent. J'ai de mon côté quelques conditions à vous imposer ; savoir , que vous ne vous chargerez jamais d'aucune mauvaise cause , que vous ne sacrifierez jamais la vérité & l'équité à un vil intérêt , que vous m'aimerez , que vous m'honorerez ; & qu'enflé de votre extraction & de votre savoir , vous ne vous oublierez jamais au point de regarder votre beau-pere comme votre

valet. Je suis bien aise de vous prévenir , parce qu'en général.....

J U S T I N.

Oh Monsieur , je serai au contraire le votre par-tout où il vous plaira.

B O N N E F O N.

Allons donc , mon frere , soyez le tendre pere de vos enfans , & devenez enfin mieux disposé en faveur des gens deLoi. Ils ne sont pas , je vous assure , aussi horribles que vous le pensez. On en trouve , je le fais , qui déshonorent quelque fois leur état , par une coupable ignorance ou par un fardide intérêt ; mais en revanche il y en a un très-grand nombre qui sont remplis de lumieres & de Religion , & qui n'envisageant que la justice , font honneur à une profession si noble par elle-même ; & je crois que le gracieux Justin peut être , avec raison , comparé à ces derniers.

J U S T I N.

Vous me faites , Monsieur , plus de grace que je ne mérite.

G É R O N T E.

Les Avocats ne m'ont rien fait ; je les crois d'honnêtes gens , de braves gens ; ou du moins s'ils ne le sont pas ils , doivent l'être.

SCENE DERNIERE.

JULIE, CLARICE, & les Acteurs
précédens.

B O N N E F O N.

VOICI Julie, accompagnée de Mademoiselle Clarice..... viens, viens mon enfant, J'ai une si terrible nouvelle à t'apprendre; ton cruel pere t'a condamnée à épouser Monsieur Justin.

JULIE *en embrassant son pere avec transport.*

O mon cher pere, le meilleur de tous les peres.

G É R O N T E *en la repoussant.*

Doucement, doucement ma fille, point tous ces élans.

B O N N E F O N.

Comment vous ne voulez pas qu'elle vous embrasse & qu'elle vous témoigne toute sa satisfaction?

G É R O N T E.

Pardonnez-moi mon frere, mais il y a une maniere honnête de la témoigner, & celle que démontre ma fille passe les bornes de la décence.

B O N N E F O N.

Ah mon Dieu quel homme! toujours de la philosophie!

J U S T I N.

Je suis enfin, Mademoiselle, au comble de mes vœux. Monsieur votre pere consent à notre immortelle union, & Monsieur Bonnefon nous accable de ses bienfaits.

J U L I E.

Je tacherai, mon cher oncle, de mériter vos bontés à force de respect & d'attachement.

Mde. H A U T O N.

Parlons maintenant de vous, ma fille. Vous êtes promise en mariage à Monsieur Bertrand.

CLARICE *hors d'elle-même & d'une voix entrecoupée.*

Moi, ma mere?

B E R T R A N D *d'un ton empoulé.*

Oui, Mademoiselle, je deviens dans ce jour fortuné le plus fortuné des mortels, &.....

Mde. H A U T O N.

Ne prenez point l'allarme, ma fille. Monsieur Bertand n'est plus, ou ne doit plus être cet homme que je vous dépeignois odieux & à charge dans la société. Ce n'est plus, ou ce ne doit plus être ce jeune extravagant, qui à une intempérance de langue insupportable, joignoit les airs les plus grossiers & les plus impertinens. Une politesse aisée doit succéder à cette rudesse que vous lui trouviez dans les manieres; la raison

pure & simple doit prendre désormais la place de ce savoir fastueux dont il accabloit les honnêtes-gens. Presque tous ses livres doivent être vendus ou mis au feu, & il ne doit plus citer, dans la conversation, ni Aristote, ni Plutarque. Il doit apprendre à marcher, à se présenter, à saluer, à danser; son grand chapeau doit être rogné d'un tiers, & il ne doit demeurer rien de pédantesque dans son habillement, il en vient de donner sa parole d'honneur; & qui plus est, il consent à s'engager formellement à tout cela dans le contrat de mariage. Vous voyez donc, ma fille, que Monsieur Bertrand, de l'homme du monde le plus ridicule, va devenir le mari le plus commode & le plus agréable.

B E R T R A N D.

Oui, Mademoiselle, c'est pour l'amour de vous que je fais tous ces indignes sacrifices.

Mde. H A U T O N.

Ce n'est pas tout. Monsieur son oncle, que voilà, lui constitue dix mille écus par contrat de mariage. Cette seule considération seroit sans doute assez puissante pour devoir vous déterminer. Vous savez que je ne suis pas riche, & que vous n'attendez de moi, pour tout héritage, que beaucoup de procès entamés, & la peine de les soutenir. Vous savez aussi que vous ne serez pas toujours jeune. Ainsi, ma fille, soyez raisonnable, & consentez.

CLARICE *avec soumission.*

Ma mere, je vous obéirai aveuglément, Faire votre volonté me fera une satisfaction plus chere que tout. Je lui sacrifierai toujours jusqu'à ma liberté & à mon repos.

Mde. HAUTON.

Eh bien voilà ce qui s'appelle une fille obéissante & respectueuse..... En tout cas, mon enfant, si l'engagement que vous allez contracter vous devient dans la suite à charge, si Monsieur Bertrand, abusant de sa parole, & de mes bontés, rend votre sort malheureux, votre mere ne vous abandonnera point; ses bras vous sont tendus, & vous trouverez toujours auprès d'elle un asile contre l'oppression..... Tout sera donc d'accord lorsque Monsieur Géronte aura donné son consentement.

GÉRONTE.

Le mien, Madame ? je le donne assurément de tout mon cœur, oui, de tout mon cœur.

BONNEFON.

Eh bien, que faisons-nous ici debout comme des grues. Allons morbleu, des notaires, du vin, des violons; que la joie brille sur tous les visages. Et Toinette ne dit plus mot ?

TOINETTE *après avoir fait un éclat de rire.*

L'affaire est donc consommée; deux êtres que

la nature avoit déclaré incompatibles se rapprochent & s'unissent. O effet prodigieux de l'argent !

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Procureur-Général, un manuscrit intitulé le PÉDANTISME, Comédie, & n'y ai rien trouvé de contraire aux bonnes mœurs qui dût en empêcher l'impression. à Bordeaux, le 13 Novembre 1763.

L. C. L E C L E R C.

Vu le Manuscrit ci-dessus, & des autres parts ; ensemble le certificat du sieur Le Clerc, n'empêchons l'impression du susdit Manuscrit, ayant pour titre le PÉDANTISME. à Bordeaux le 14 Novembre 1763.

D U V I G I E R.



P.
1985
G4P4

Garren
Le pédantisme

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
